

EXPÉRIENCE DANS LE 13^e ARRONDISSEMENT DE PARIS

Communication présentée au colloque *Mémoire collective ouvrière* organisé par l'Écomusée de la Communauté Le Creusot-Monceau-les-Mines en octobre 1977.

Les actes de ce colloque sont restés inédits.

Alain FAURE et Andrew LINCOLN

Il est à première vue plus facile de connaître, dans le passé et dans le présent, les stratégies et les pratiques bourgeoises de domination que les pensées et les résistances ouvrières. Certes, ce point de vue est fondamental : les projets des classes dominantes et les décisions de l'État ne peuvent se comprendre sans référence constante aux conceptions et aux luttes du peuple ; inversement, les classes dominées ne peuvent penser et agir en dehors de l'idéologie et de la violence venues d'en haut. La mémoire populaire est concernée au premier chef par ce combat permanent qui intéresse tous les domaines de la vie.

Mais un piège est ici tendu : à trop les regarder sous le nez, on risque de prendre pour la réalité les multiples utopies bourgeoises de contrôle total de la vie qui fleurissent depuis deux siècles... et d'en conclure que l'État a et a eu, sinon toujours tort, du moins toujours le dessus. Dans cette perspective, la mémoire populaire ne serait que l'écho sonore des discours d'en haut, une naïve "intérieurisation" de l'exploitation.

C'est avec tout cela en tête que nous voudrions vous parler de notre travail d'enquête orale sur la vie ouvrière depuis 1900 dans le 13^e arrondissement de Paris, faubourg prolétarien de la capitale qui, depuis près d'un siècle, a vu défiler des armées de curés, d'hygiénistes, d'urbanistes et de psychologues, venus là pour apprendre au peuple comment il faut vivre. Quant à nous, nous voulions d'abord savoir comment les ouvriers et les ouvrières de ce faubourg parvenaient, en dépit de tout, à se construire une vie.

Ce travail a été commencé dans les années 1975 et 1976. S'il est aujourd'hui suspendu, c'est que nous ne sommes pas parvenus durant cette période à déboucher sur autre chose que la collecte de matériaux supplémentaires pour nos thèses de doctorat respectives : c'est-à-dire faire que les récits de la vie et des luttes du passé soient le plus largement possible recueillis et diffusés par les habitants eux-mêmes, comme y a réussi, par exemple, la section locale de l'Association pour l'Éducation Ouvrière (WEA), à Hackney, dans l'Est de Londres. Les causes de notre échec à ce jour sont multiples : manque de temps et de moyens, handicap qui est le nôtre à ne pas vivre avec la population, mais surtout énormes difficultés de toute enquête dans un milieu urbain et ouvrier ancien. En effet, dans toutes les villes d'Europe occidentale créées ou développées par la révolution industrielle du 19^e siècle, on assiste aujourd'hui à la liquidation systématique des quartiers ouvriers. La dissolution des liens qui en faisaient la cohésion constitue bien évidemment le principal et redoutable obstacle à toute prise en charge de la mémoire populaire par les premiers

intéressés. Nous pensons que le sauvetage et la diffusion de cette mémoire peut constituer une arme, si légère soit-elle, contre la stratégie actuelle de l'État sur la ville.

Nous n'avons pas voulu borner notre enquête au mouvement ouvrier organisé et aux grèves du passé, ni faire la pêche aux vieux militants. L'essentiel des témoignages recueillis (dans les clubs de retraités de l'arrondissement, ainsi qu'à l'hospice d'Ivry) porte sur la vie sociale en général, et viennent de vieux et de vieilles qui le plus souvent ne se sont pas engagés dans un parti ou dans un syndicat au cours de leur vie. Toute enquête orale doit en passer par là, pour ces raisons que la résistance ouvrière est multiforme et qu'il est faux de penser qu'existent d'un côté les militants, de l'autre les résignés (la résignation totale n'existe pas, en tout cas nous ne l'avons pas rencontrée). Enfin, c'est l'ensemble des conditions de vie d'une classe, celles qu'on lui fait subir et celles qu'elle se crée elle-même, qu'il importe de connaître et de faire savoir, et non pas seulement ses luttes au grand jour. D'ailleurs qui n'en aperçoit pas les rapports?

Parmi les aspects de la vie ouvrière de tous les jours, il en est qui reviennent sans cesse dans les témoignages :

- la famille, sous forme de récits d'enfance et de vie ; le plus précieux peut-être, parce que le plus intime et le plus rare,

- l'importance de l'Église, une des surprises de l'enquête, étant donné la réputation d'anticléricalisme de l'ouvrier parisien. Les luttes menées par l'Église pour s'implanter dans l'arrondissement, dès la fin du 19e siècle, ont laissé des traces profondes dans la conscience des survivants,

- le travail, bien sûr : habitudes de l'atelier ; fierté de la maîtrise d'un métier, exprimée en maintes formules et anecdotes ; formes souvent cachées de résistance au chronométrage des tâches après 1914 ; dans certaines usines (raffinerie Say), passage à la mécanisation totale avec ses conséquences profondes,

- la vie de quartier. La convergence et la cohérence des témoignages sur ce thème restituent parfaitement l'ancienne solidarité et la chaleur du quartier. La nostalgie de cet ancien mode de vie, toujours présente dans les entretiens, n'est en aucune façon une idéalisation du passé (faux problème de l'enquête orale : elle est rare et toujours évidente), mais bien une réalité vécue autrefois et restituée ; au bout du compte, elle est critique implicite de la ville d'aujourd'hui.

4 octobre 1977